

Dire non

Robert Lévesque

Numéro 313, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83396ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2016). Dire non. *Liberté*, (313), 76–78.

Dire non

Les refus d'Henri Michaux extirpent la littérature de ce qui la transforme en spectacle.

COMBIEN de fois ces dernières années m'en suis-je voulu d'accepter les invitations et d'être allé en studio dans les sous-sols de la tour de Radio-Canada? Il fut un temps où j'y avais mes carnets, puis mes chroniques, je causais de mes lectures au micro amical et attentif de Stanley Péan qui m'accueillait d'un adjectif toujours renouvelé, je pouvais au besoin passer à la moulinette des productions théâtrales au micro matinal de l'espiègle Homier-Roy, ça pouvait aller, ça ne payait pas l'épinard du week-end, mais je n'avais pas l'impression de déconner. Je montais parfois dans les bureaux où il y avait des gens heureux, une vue splendide du fleuve, mais ceux qui l'avait connu n'oubliaient pas le faubourg à m'lasse; les rebords de fenêtres dans le bureau de Stéphane Lépine débordaient de livres, mis en piles, les Louis-René des Forêts, les Handke, les Bernard Comment, les Christa Wolf, les Bergounioux...

Puis se réalisa brutalement la révolution de Lafrance, où tombèrent des têtes, les rares bien faites qui y étaient encore, je pense à celles de Larose et de Lépine, et celle de Major. On vous a assez vus! Le rayon littéraire fut aboli – sur les ondes de la société d'État, désormais populistes, on n'évoquerait plus ni Michaux ni Michon, ni Verlaine ni Volodine. Arrachées et mises sur piques les vieilles têtes pensantes, ah! ça y allait, ça y allait, les Intellectuels on les aurait. Et on les a eus. Tous. Vite fait. Vieux blues Archambault s'agrippa aussi longtemps qu'il le put, lui qui avait connu les grandes heures, avec Hubert Aquin et Wilfrid Lemoine! Sylvain Lafrance – videur de littérature sur les ondes publiques – est aujourd'hui, aux HEC, directeur du Pôle Média, il enseigne l'art de congédier; il a reçu sous Sarkozy le ruban rouge de la République française.

Cette révolution de Lafrance (soutenue par Robert *toughfy* Rabinovitz – si l'on en croit sa femme qui le déclara tel, *toughfy*, au cœur du lock-out de 2002) fit disparaître d'un claquement de doigts la chaîne culturelle, rasant le peu qui en restait, les *Passages* de Larose, les *Paysages*

littéraires de Lépine. Arrivèrent dans les sous-sols le tout-venant des artistes de variétés, une arriviste comme Pinal qui, avant de s'imaginer ministre péquiste, tint studio tout en dirigeant le TNM comme on gère un bar laitier (un peu de cacao, un peu de caramel), un gars de la marine comme ce bon vieux Raymond Cloutier, on entendit des Biz, des Thúy, on invita des Éric-Emmanuel Schmitt à chacun de ses passages, et, grande évolution dans l'approche littéraire, on se mit à organiser des combats de livres avec des vedettes se colletant en camisoles, et des gongs; on m'invitait encore, dans les sous-sols de la tour, pas pour monter dans le ring, mais lorsque je venais de publier quelque chose qu'on n'avait certes pas lu.

J'y allais tout de même et je me souviens de cette fois où, appelé à commenter *Premier bilan après l'Apocalypse* de Frédéric Beigbeder à *Plus on est de fous, plus on lit!*, une invitation acceptée dans un élan de folie perverse, l'animatrice m'avait confié hors d'ondes, avant que l'émission débute, son admiration pour Beigbeder, moi qui pensais et qui pense encore pis que pendre de ce type qu'Éric Chevillard traite avec justesse de médiocre écrivain triomphant, Beigbeder qui n'est qu'un écrivain pour spectateurs de shows télévisés, idéal pour la maison de farces et attrapes qu'est devenue Radio-Canada.

Or, en janvier dernier, à la parution de mes *Vies livresques*, un chercheur, et puis un autre, firent le coup de fil à mon attachée de presse pour m'inviter. Je ne m'interrogeai pas très longtemps sur la possibilité que je puisse aller à nouveau dans ces boxons pour la rigolade. La possibilité que l'on m'interroge sur Gustave Lehec, qui avait tenu boutique de livres rares rue Saint-André-des-Arts du temps d'Apollinaire, sur Charlotte Delbo, qui avait tenu bon

à Ravensbrück en reconstituant et en récitant les principales scènes du *Misanthrope*, sur l'oublié Jean Forton, qui écrivait des romans dans l'arrière-boutique de sa Librairie Mouton à Bordeaux, était absolument inexistante. Personne n'aurait lu mon livre. De quoi me parlerait-on?

HENRI MICHAUX

Donc c'est non

Lettres réunies, présentées et annotées par Jean-Luc Outers, Gallimard, 2016, 194 p.

Du sort de la petite librairie? Je m'en fiche assez, ce n'est pas le sujet de mon livre. M'était avis qu'on ressortirait les vieilles scies sur le méchant critique, le fantôme du *Devoir*, ou qu'on serait assez original pour me demander quelles sont mes routines matinales, suis-je marmelade ou Nutella...?

Sans l'avoir prévu, spontanément, je me suis entendu dire non. NON. Je n'irai plus là. Pour parler à qui? À ces animateurs-vedettes? Interchangeables? Aux auditeurs demeurés fidèles au poste même si la révolution de Lafrance a tout cassé et réalisé sans vergogne ce bel équilibrage pour tous en invoquant la soi-disant démocratie culturelle, d'essence populiste, d'allure régressive, intrinsèquement imbécile, fermée à toute intelligence de l'art et au nom de laquelle on a, fissa, remplacé la recherche du sens dans l'œuvre par la course au rigolo dans le produit?

Ce non – définitif – m'a fait un bien illico, j'ai senti que je venais de faire ce qu'il fallait, j'étais content, j'ai respiré à l'aise, pas peu fier ma foi. J'ai pensé à Ducharme puisque c'était les bons débarras. J'ai pensé à Jean Larose qui, en juin 2002 dans *Le Devoir*, avait dénoncé avec courage cette « épuration de la littérature », et je me suis dit que j'étais en retard, me souvenant de cette pétition de 30 000 noms envoyée au CRTC en pure perte, et de ce pauvre Jean Portugais du Mouvement pour une radio culturelle qui, menant le combat au nom des auditeurs largués, en avait perdu la santé. Puis, je revis en pensée les piles d'ouvrages d'écrivains déposées sur le rebord des fenêtres au quatorzième étage de la tour, là où Stéphane Lépine préparait avec tant d'ardeur et de minutie ses émissions pour la chaîne culturelle. J'ai pensé à Henri Michaux, lui qui refusait tout, à Ducharme, l'absent considérable, à Musil, à Kafka, à Claude Simon, à Robert Walser, à Marie-Claire Blais, à Eugène Savitzkaya, à Marie Redonnet, à Valère Novarina, à Simon Leys, à toutes leurs œuvres dorénavant ignorées des ondes radio-canadiennes. Mes deux chats se doutaient bien que quelque chose d'important venait de se produire, ils gardaient chacun un œil ouvert et compréhensif, je me suis alors agréablement endormi sur une impression de paix ce soir-là, le glorieux soir de mon NON À RADIO-CANADA.

HENRI MICHAUX à Robert Bréchon qui l'invite à donner une conférence au Portugal en novembre 1965 : « C'est encore une fois NON. La lumière de Lisbonne est belle, mais c'est non. Je cherche une secrétaire qui sache pour moi de quarante à cinquante façons écrire non. »

Deux fois, Michaux souligne ses *non*. Ce sera sa devise, en quelque sorte. Sa politique jusqu'à sa mort en 1984. Loin des écoles, le poète, le peintre, le voyageur, qui invente des pays, et des peuples (les Émanglons qui ne tolèrent pas les célibataires), et des animaux (les Babluites avec leurs poches d'eau, les Chougous en masse gélatineuse), et qui, tel Gauvreau, se forge un langage (« Il l'emparouille et l'endosque contre terre; Il le rague et le roupète jusqu'à son drôle; Il le pratèle et le libucque et lui barufle les ouillais »), est un grand écrivain inclassable, qui refusa qu'on l'associe à quiconque et surtout pas aux surréalistes. L'élégant personnage demeuré fidèle au port des guêtres, à qui André Pieyre de Mandiargues trouvait une tête de nuit blanche (une tête de jade blanc poli tombant de la Lune, précisa son ami Michel Cournot), explora les états hallucinatoires en consommant comme un laborantin minutieux de la mescaline, de la psilocybine et d'autres drogues qu'il qualifiait d'« infinissantes ». Michaux refusait toute demande lui parvenant. L'insubordination était sa loi. La fabulation sa règle. Le secret sa morale. Du refus de se faire connaître, il avait fait une philosophie. On ne le vit pas sur le plateau d'*Apostrophes* ni dans les studios de la maison ronde de l'ORTE.

On n'a de Michaux (sauf en voix off dans un court documentaire du neveu de Julien Duvivier où il évoque ses visions mescaliniennes et haschischines) aucune archive sonore (« je ne parle jamais au micro », écrit-il à Bréchon en 1960). Seuls ses proches ont pu entendre le son de sa voix. Encore qu'il était du genre silencieux.

Son biographe, puisqu'il en a eu un (Jean-Pierre Martin, Gallimard, 2003, un exploit) même s'il semble, comme l'a écrit Olivier Rolin dans ses *Paysages originels* (Seuil, coll. Fiction & Cie, 1999), « qu'il y ait comme une sorte d'interdit à attribuer à

Michaux une biographie », nous rapporte une réponse que l'écrivain sédentaire du 16 de la rue Séguier dans le VI^e arrondissement de Paris fit à un ami qui lui avait proposé une interview : « Dites donc, traître, on a déjà assez de mal à garder un peu de paix. Au diable les entretiens. En présence de journalistes, vous ne m'avez pas vu. J'habite la Turquie avec de brefs séjours au Mozambique. Je n'ai plus de voix, mes cordes vocales ont été sectionnées au cours d'expériences de plein air. Je ne parle plus. Du reste, j'ai perdu la mémoire. »

Voilà que j'ai devant moi un travail absolument inhabitable, qui équivaut, s'agissant de Michaux, à une singulière indiscretion (une opération éditoriale posthume qui m'a fait penser à cette phrase de Sartre qui disait que l'on entrerait dans un mort comme dans un moulin). On doit cet ouvrage curieux à un écrivain belge, Jean-Luc Outers, né l'année où Michaux publiait un des sommets de cet humour noir qui

« Au diable les entretiens. En présence de journalistes, vous ne m'avez pas vu. J'habite la Turquie avec de brefs séjours au Mozambique. Je n'ai plus de voix, mes cordes vocales ont été sectionnées au cours d'expériences de plein air. »

traverse son œuvre, *La vie dans les plis*, 1949. Cet Outers a fouillé dans les fonds d'archives des gens que Michaux a connus, des fonds tant publics que privés, ceux d'amis, d'éditeurs, d'admirateurs, de directeurs de revues, de traducteurs, pour retracer, parmi la correspondance qu'ont sauvegardée ces contemporains de l'auteur de *Qui je fus* (un tel titre pour son premier livre ! c'était en 1927), les lettres de refus qu'il leur écrivit de sa main ou tapa à la machine, n'ayant pas la secrétaire précieuse qui aurait diversifié les manières de dire non... Michaux, quant à lui, brûla une grande part de sa correspondance, et puis, comme Kafka, il souhaitait qu'on détruise toute sa paperasse manuscrite. Avec sa collecte, Outers réussit à nous offrir quatre-vingt-onze missives de ces rebuffades parvenues aux outrecuidants qui se permettaient de le solliciter. Il nous demande d'excuser son geste saugrenu. Il semble quérir notre indulgence quand il remercie l'amie et ayant droit du poète, Micheline Phan Kim, la vestale qui lui aura permis de réaliser un tel florilège et de le publier, ce qui eut semblé un sacrilège aux yeux de l'inexorable (l'inoxidable) écrivain de *L'espace du dedans*, de *L'espace aux ombres*.

En 1951, l'année où Julien Gracq fait savoir qu'il refuse le prix Goncourt qu'on lui attribue pour *Le rivage des Syrtes*, Michaux, par exemple, avait écrit ceci à un ami : « J'excuserais une assemblée anonyme qui, siégeant secrètement dans une cave obscure, m'adresserait – expéditeur inconnu – une somme importante en signe d'enthousiasme. Un mot d'éloge pourrait être joint, court mais largement ouvert à l'imagination songeuse. »

Donc c'est non, les interviews, les radios, les télévisions, les prix et les photos (« Il n'y aura pas de photo de moi, ni seul ni en groupe ») contre lesquelles, irrité, il s'insurge dans une lettre à Bréchon en juillet 1958 : « Mes livres montrent une vie intérieure. Je suis, depuis que j'existe, contre l'aspect extérieur, contre ces photos appelées justement pellicules, qui prennent la pellicule de tout, qui prennent tant qu'elles peuvent les maisons familiales ou autres, les murs, les meubles, tout ce qui est permanent et stabilité et que je n'accepte pas, au travers de quoi je me vois passant. »

Henri Michaux était un être qui aurait aimé passer inaperçu. Il n'écrivait pas pour être publié mais pour écrire, explorer l'écriture, en jouer. Il avouera même en 1976 dans une lettre dénichée par Outers que « s'il y a des auteurs que les commentaires sur leurs livres continuent à intéresser, je ne suis pas de ceux-là ». Il avait voulu à vingt ans être matelot, on ne sait pas grand-chose de sa vie en mer sauf que l'on a *Ecuador*, cet incomparable récit que Gallimard publia dans la collection blanche en 1929, un journal de voyage ne ressemblant à aucun autre, un périple qu'il fit en Équateur avec un ami équatorien, une errance sans but, un récit sans chronologie, un quotidien qu'il transforme, vrai-faux journal de qui a prévenu en préface qu'il ne sait ni voyager ni tenir un journal, un chef-d'œuvre. Et puis il y aura *Un barbare en Asie* en 1933, et *La nuit remue* en 1935, et *Voyage en Grande Garabagne* en 1936, ça qui est unique et tout le reste qui finira par remplir trois tomes de la Pléiade, édition lancée quatorze ans après sa mort, lui qui avait signifié à



Gaétan Grondin marchait 40 km tous les jours afin de pouvoir arroser son asphalte.

Claude Gallimard qu'il se sentirait enfermé dans une telle collection et qu'elle ferait de lui « un professionnel au lieu de l'amateur que je préfère être et demeurer ».

Gide, l'inlassable découvreur, aima d'instinct cette littérature sauvage, libre, ironique et étrange, désengagée. Selon la Petite Dame, il fut emballé par les premiers écrits de ce Belge de Namur qui semblait venu de nulle part (et qui détesta la Belgique). *La nuit remue* le remua, Gide. Dans ses *Cahiers*, Maria van Rysselberghe écrit : « Gide est décidément possédé par Michaux. » Il l'invita à Cabris. Jean-Pierre Martin, le biographe de Michaux, note que ces deux-là habitaient deux planètes assez étrangères l'une à l'autre. Michaux n'est pas un lecteur de Gide ; il refusera plus tard de participer à l'hommage posthume. Gide qui l'avait fait connaître, Gide qui prépara une conférence intitulée *Découvrons Henri Michaux* qu'il devait donner dans un salon de l'hôtel Ruhl à Nice en mai 1941, conférence que les autorités de Vichy empêchèrent. Longtemps, dans le milieu littéraire français et chez le lectorat de pointe qui n'avait pas lu Michaux, on connaissait son nom à cause de cette fameuse conférence avortée. C'est ainsi, en effet, qu'Henri Michaux devint célèbre. Ce qui l'agaça.

Quelques mois plus tard, en mars 1942, il écrit à Jean de Bosschère qui tente de faire vivre en Belgique une modeste revue littéraire à l'enseigne de *Mouches à miel*. Il lui parle de « cette vaine notoriété qui me tombe dessus [...] C'est bien sans même m'avertir que Gide avait préparé et fait annoncer sa conférence sur moi à Nice. Sa générosité voulant m'amener de ses lecteurs me paralysa. Mais j'ai depuis ce jour éteint l'enthousiasme de quelques personnes, je pense [...]. Une gêne extrême, désormais installée, me recroqueville. Vous aimez vous voir dans les glaces, vous ? » Il conclut : « Si toutefois les *Mouches à miel* se remettaient à bourdonner, je vous en prie instamment, ne me consacrez jamais un numéro spécial. Ce serait un cas de brouille. » L

♦ **Robert Lévesque** est écrivain. Son dernier ouvrage, *Vies livresques*, vient de paraître chez Boréal (2016), dans la collection « Papiers collés ». Il dirige également chez le même éditeur la collection « Liberté Grande ».